

Gilles Perrin s'est rendu en Chine au début du printemps 1989. Quand il en est parti, la place Tian'anmen était pleine de manifestants réclamant liberté et démocratie. En 1989, la République populaire de Chine a eu quarante ans. Elle est entrée résolument dans l'âge mûr, a tourné le dos aux folies de sa jeunesse : plus de Révolution culturelle, plus de culte de la personnalité, plus de défilés gigantesques. Alors que les photos de la Chine des années soixante représentaient surtout des images de propagande : des visages souriants, éclatants de santé et d'optimisme, celles du début des années quatre-vingt reflétaient le climat ambiant : la course au bien-être, à la consommation. Tout d'un coup on ne voyait plus de la Chine que les publicités américaines ou japonaises s'étalant dans les avenues immenses, les jeunes s'affichant insolemment une bouteille de Coca-Cola au poing, les couples construisant amoureusement leur petit foyer à coup de télé couleur, de machine à laver et de bébés obèses.

L'année 1989 a marqué un tournant, une déchirure. L'idéologie était morte, la consommation avait perdu ses attraits devant la montée de l'inflation, de la corruption, du népotisme. Le 4 juin et le massacre de centaines de Pékinois désarmés ont ouvert une nouvelle période dans l'histoire de la Chine : l'ère des désillusions. C'est tout cela que l'on sent dans les photos de Gilles Perrin. Il séduit d'abord ses sujets, les met en condition, cherche quelles sont leurs attitudes familières et prépare son tableau avant d'appuyer sur le déclencheur, réussissant malgré tout le miracle de garder à ses personnages leur naturel en les faisant poser. Miracle qui tient autant du climat de confiance qu'il sait instaurer entre son sujet et lui, qu'à la très grande aisance des Chinois, à leur grâce innée. S'acceptant comme ils sont, ils regardent l'objectif sans gêne et sans coquetterie. Et dans leur regard, paisible, narquois, fatigué ou légèrement anxieux, on sent une même revendication : « Laissez-moi mener tranquillement ma barque et je contribuerai, à ma façon, à la grandeur de la Chine. » Les esprits chagrins pourraient qualifier certaines de ces photos d'« inamicales », car on ne doit pas voir la pauvreté, la souffrance, l'effort, lorsqu'on est un « ami » n'est-ce pas ? En fait chacun de ces portraits est un hommage à un peuple qui a su rester digne malgré les conditions de vie difficiles, digne jusque devant les chars qui venaient l'écraser.

Marie Holzman, sinologue, enseignante, chercheur spécialiste de la Chine, traductrice et présidente de l'association Solidarité Chine.